

Convalescence(s)  
Émilie Korner

Ton regard erre sur la montagne, s'y accroche, s'y arrête .Le soleil est allé chercher un peu de l'ombre des sapins et nimbe ton front, ta chevelure, d'un vert très pâle. Je sais que tu calcules les altitudes, le nombre d'heures qu'il te faudra pour les parcourir, la hauteur à laquelle la neige encore présente t'arrêtera. Tu n'es pas prêt mais peu importe nous attendrons. Le temps nous accompagne. Manger, nager, chauffer tes os, étirer tes membres jusqu'à qu'ils te fassent mal, en percevoir toute la matière peau, muscles, organes qui battent, se contractent, se dilatent. Tu es vivant ! Revenu d'un long voyage en une contrée ceinte de murs si solides que les déconstruire nous a fait saigner les mains.

La montagne tu l'apprivoises, tu la fais tienne. Crayons et carnets sont posés sur la table face à la porte-fenêtre de la terrasse et plusieurs fois par jour tu la dessines. Montagne différente suivant ton humeur, la couleur du ciel, l'heure du jour. Celle du matin scintillante des rayons du soleil qui s'y brisent en mille morceaux. Celle du soir, dont les lignes estompées apparaissent à peine sur la feuille blanche ; montagne qui s'échappe, rentre en elle-même dans une profonde méditation. Celle de la nuit, masse trapue, sombre, que la lueur de la lune n'arrive pas même à percer, gardienne de ses secrets elle s'oppose à ta main qui voudrait la saisir lui assigner des formes. Montagne proche chaleureuse, montagne hostile qui te repousse.

Tous les après midi nous flânon dans la ville, dans son centre, ses rues étroites bordées de cafés dont les terrasses sont déjà installées comme si l'été était là. Je t'ai offert deux bâtons de marche, sceptique quant à leur utilité tu les as tournés dans tous les sens, les as réglés encore et encore, en as apprécié la hauteur, la solidité. « Nous irons balader dans les environs afin que tu puisses les faire à tes mains », tu as souri sans dire un mot.